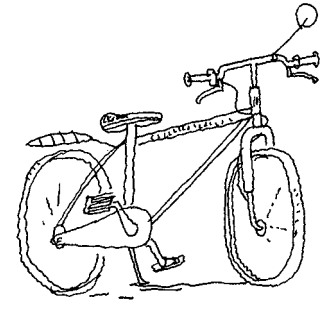
hibouk

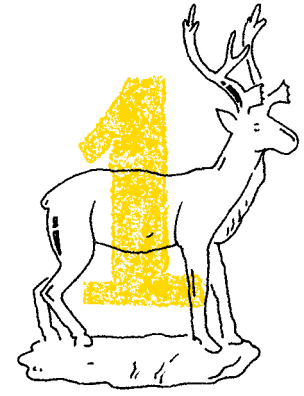
Håkon Øvreås

MAARRON

Illustré par Øyvind Torseter
Traduit du norvégien par Aude Pasquier



LA JOIE DE LIRE



Le jour où son grand-père mourut, Aaron dut passer toute la journée chez tante Esther pendant que ses parents étaient à l'hôpital. Chez tante Esther, ça sentait le pâté de foie, et il y avait des figurines de verre posées absolument partout : sur la télévision, le long des étagères… jusque dans les toilettes, où trônait un petit renne de verre. Dans le salon, la radio restait allumée toute la journée.

Pour le dîner, ils mangèrent du poisson aux oignons grillés. Aaron considéra longtemps la montagne de rondelles frites marron qui se dressait

dans son assiette. Dans sa main, sa fourchette lui semblait peser des tonnes.

– Il faut que tu manges, dit tante Esther. Tu n'aimes pas le hareng ?

– Je préfère les Haribo, répondit Aaron.

Un peu plus tard ce soir-là, son père vint le chercher. C'est là qu'il lui annonça la nouvelle. Son grand-père était mort.

– D'accord, répondit Aaron en enfilant son manteau.

Puis il sortit de la maison et s'installa dans la voiture. Gratta de l'ongle un autocollant sur le tableau de bord. Quelques minutes plus tard, son père le rejoignit et s'assit derrière le volant. Il enfonça la clé dans le démarreur, mais sans la tourner.

– Ça va, Aaron ? demanda-t-il.

– Oui, oui, répondit Aaron, les yeux fixés sur les petits bouts blancs d'autocollant qui restaient.

Son père mit le contact, et ils rentrèrent à la maison.

Le lendemain, Aaron dût retourner chez tante Esther car ses parents avaient de nouveau besoin d'aller à l'hôpital.

– Pourquoi faire ? demanda-t-il.

– Pour s'occuper des questions pratiques, répondit sa mère.

Aaron hocha la tête, comme s'il savait ce que « s'occuper des questions pratiques » voulait dire.

Quand ils avaient déménagé et quitté la ville, sa mère avait déclaré que c'était plus pratique d'habiter à la campagne. Du coup, Aaron s'était imaginé que

« pratique », ça voulait dire qu'il pourrait voir son grand-père plus souvent. Apparemment, ce n'était pas ça.

Quand il grimpa les trois marches du perron chez tante Esther, elle l'attendait déjà à la porte. Aaron passa devant elle et enleva ses chaussures dans l'entrée.

– Bonjour Aaron, dit-elle en lui donnant une petite tape sur la tête. Ça me fait plaisir que tu aies bien voulu venir me voir aujourd'hui aussi !

– Oui, je trouve ça pratique, répondit Aaron.

Et il alla s'asseoir dans le canapé. Sur la table face à lui, il y avait trois pingouins de verre. Tante Esther pénétra dans la cuisine, d'où ne tarda pas à monter un grondement d'appareil électrique. Aaron se leva pour aller voir ce que sa tante fabriquait. Elle était debout à côté du mixeur, et elle attendait. On voyait de la viande tourner en rond à l'intérieur du robot électrique. Au bout d'un moment, tante Esther l'arrêta.

– Ce soir, on mange des steaks hachés ! s'exclama-t-elle en souriant, ce qui découvrit sa dent de travers.

Le ramdam continua dans la cuisine. Aaron entendait des bruits de vaisselle. Puis tante Esther l'appela :

– Pourrais-tu aller chercher une bouteille de sirop à la cave ?

– Oui, oui, répondit-il.

Il ouvrit la porte qui menait au sous-sol. Ça sentait comme l'intérieur d'un sac de gym quand on a oublié ses affaires dedans. Aaron alluma la lumière et descendit les escaliers. Les murs ressemblaient à des torchons couverts de taches de moisi noires. Il s'approcha et appuya sur une cloque qui gonflait la peinture blanche.

Des écailles se détachèrent et tombèrent par terre. Dans l'étagère à sirop fait maison, Aaron saisit une bouteille du dessus. Le nuage de poussière qui s'envola le fit tousser. En revenant sur ses pas, il repéra trois gros pots de peinture sous les marches de l'escalier. Il s'accroupit pour les examiner. C'était de la peinture marron.

Plus tard, à table, Aaron demanda :

– Dis, je pourrais prendre la peinture qui est sous l'escalier de la cave ?

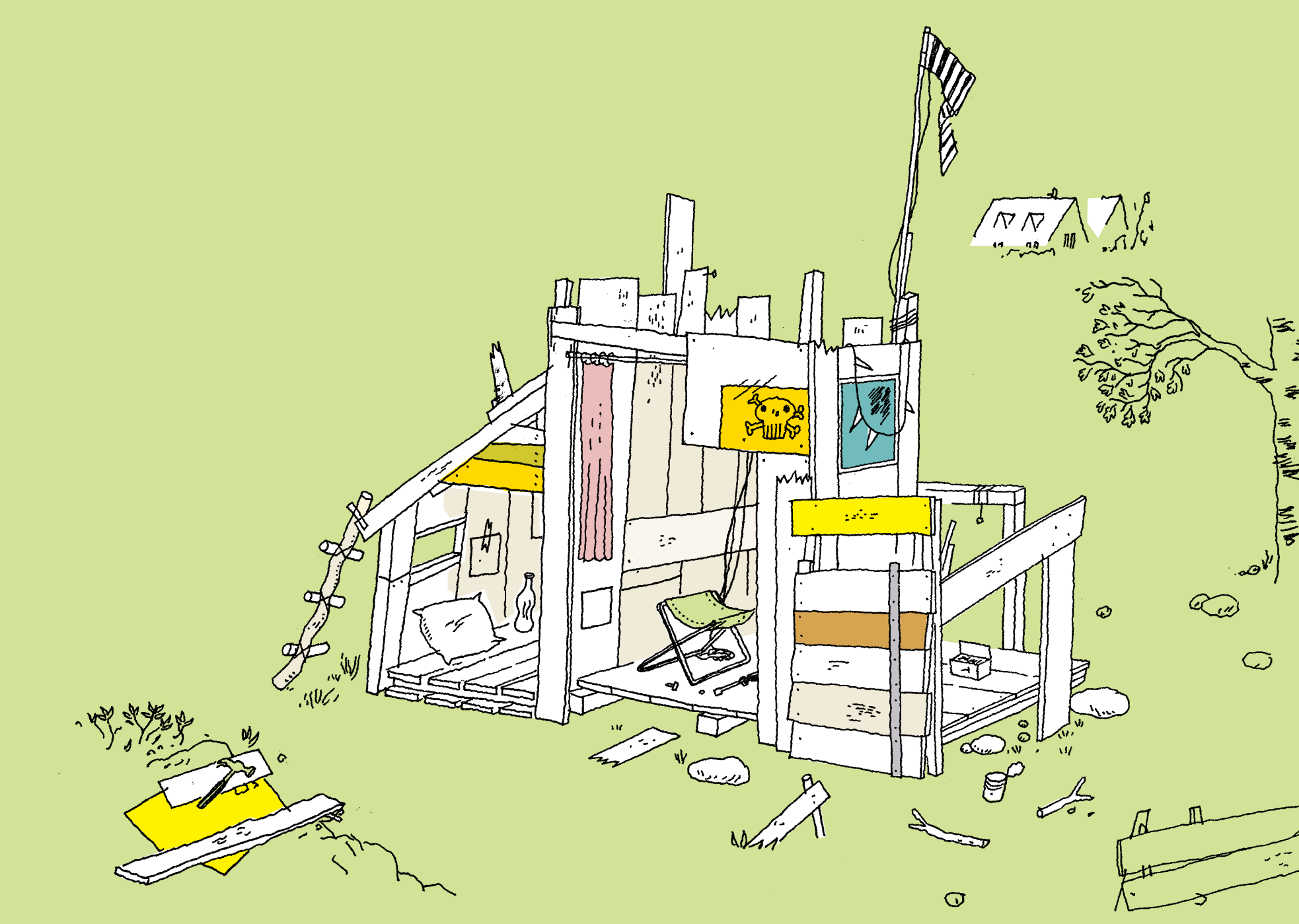
Tante Esther était occupée à mastiquer un gros morceau de steak haché. Elle observa Aaron tout en continuant à mâcher.

– Qu'est-ce que tu as prévu de faire avec cette peinture ? demanda-t-elle finalement.

– Ben, peindre, répondit Aaron.

– Pour les enfants, l'aquarelle, c'est mieux, déclara tante Esther.

– Mais je voulais peindre la cabane qu'on construit avec mon copain Norbert.



Esther dévisagea longuement Aaron. Puis elle hocha la tête.

– Alors comme ça, tu t'es fait un ami ?

– Oui. Norbert. On construit une cabane tous les deux.

– En effet, pour une cabane, tu ne peux pas utiliser d'aquarelle.

– Non.

– Bon. Alors tu peux sûrement prendre ma peinture si ton père est d'accord.

Posté à la fenêtre, Aaron avait vu la voiture de ses parents arriver de loin. Il descendit au sous-sol et transporta les trois pots de peinture jusqu'à la porte de la cave. Elle donnait sur le jardin, derrière la maison. Pile là où la voiture venait de se garer. Il ouvrit la porte, sortit avec le premier pot de peinture, et le déposa dans le coffre. Puis il se dépêcha de retourner chercher les deux autres à l'intérieur. Enfin, il referma le coffre aussi

silencieusement que possible. Quand il remonta au rez-de-chaussée, tante Esther discutait avec ses parents dans le salon.

– Ah, te voilà, dit son père. Ça va ?

– Oui, oui, répondit Aaron.

– Tu as été sage ? demanda sa mère.

Son père tendit le bras pour lui donner quelque chose. Aaron baissa les yeux sur la main tendue vers lui.

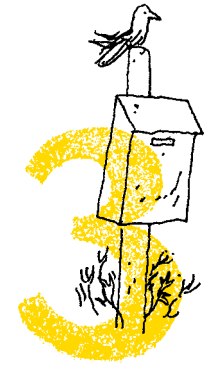
– Nous sommes passés chez Grand-père pour ranger un peu ses affaires, et on a pensé que tu serais content d'avoir ça.

Alors, il ouvrit le poing. Il tenait une montre-gousset. Aaron se la rappelait très bien : c'était une montre, sauf qu'elle était attachée au bout d'une chaîne. Il la prit dans sa main. Elle était encore toute chaude d'être restée dans la paume de son père.

– Elle marche plus, dit Aaron.

– Tu n'as qu'à la remonter, répondit son père.

Et il se tourna vers tante Esther. Aaron fit pivoter le bouton en haut de la montre sans réussir à réveiller le mécanisme. Les aiguilles restèrent là où elles s'étaient arrêtées.



Devant la maison de Norbert, la boîte aux lettres était accrochée de travers. Sa chambre était dans le grenier. Pour y accéder, il fallait grimper une échelle. De la fenêtre de sa chambre, on voyait le clocher de l'église, dont le sommet se détachait du grand échafaudage gris argenté qui avait été installé pour réparer la toiture.

– Lundi, mon grand-père est mort, dit Aaron.

– Ah ouais, répondit Norbert. Moi, mon oncle est mort en montagne. Il est tombé dans une crevasse en traversant un glacier, et ils n'ont pas

réussi à le remonter. Résultat : il est encore au fond de la crevasse, tout congelé. Papa dit que quand la glace fondra, il ressuscitera.

– C'est pas possible.

– Véridique. T'as qu'à demander à mon père.

– Ben il risque d'avoir une sacrée surprise en se réveillant.

Aaron s'assit et attrapa un modèle d'avion.

– Au fait, j'ai des tonnes de peinture pour la cabane, dit-il. Du marron.

– Ah ouais. Moi, mon cousin travaille dans une usine de peinture, alors je peux avoir toute la peinture que je veux.

Aaron tira sur une roue de l'avion. Elle lui resta entre les doigts.

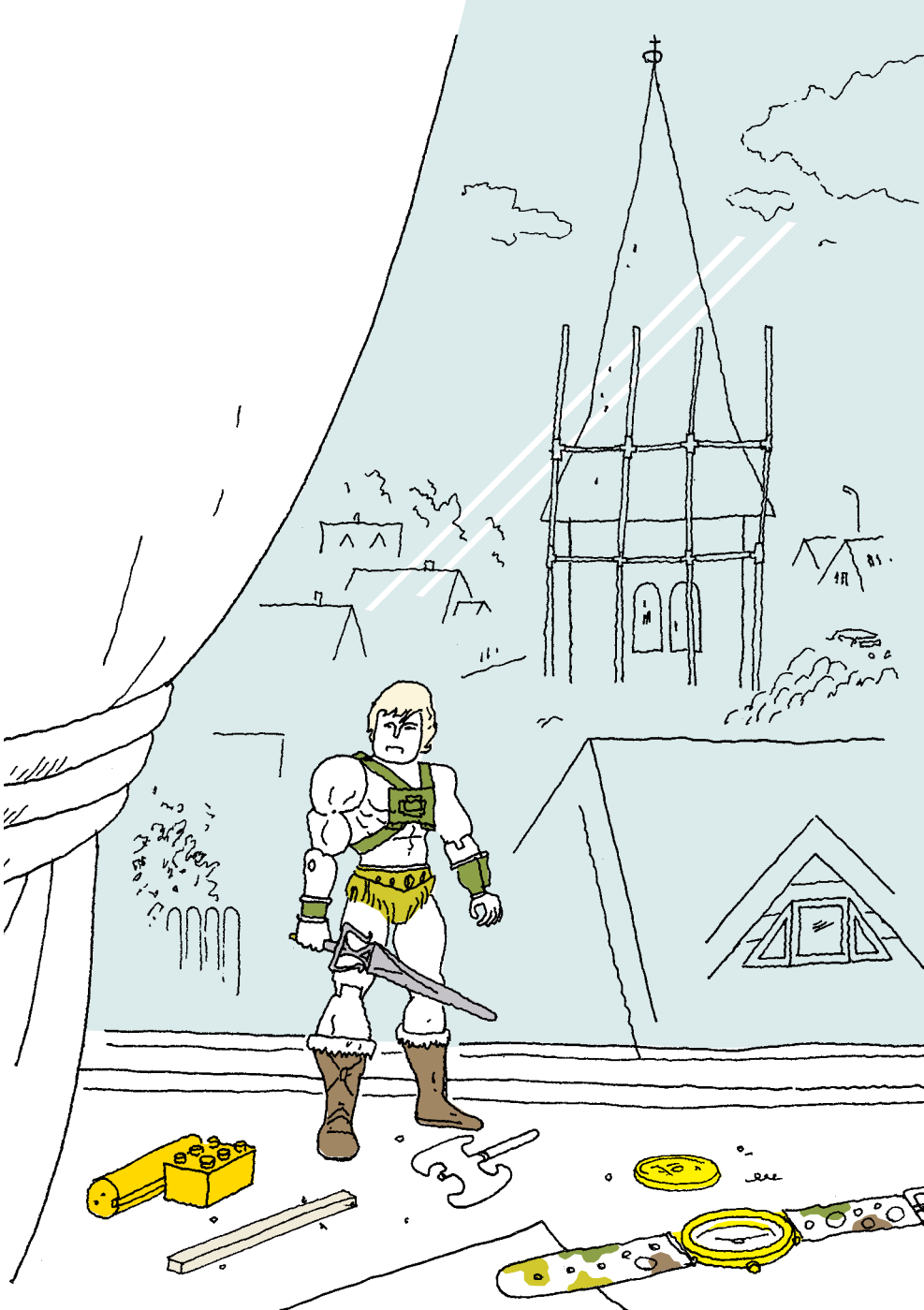
– Me dis pas que t'as cassé mon avion ?

– Mais non. On peut le réparer.

– Faut que tu me rembourses.

– Ça suffirait de le recoller, non ?

– C'est pas gratuit, la colle.



Aaron reposa l'avion.

– On va peindre la cabane ?

– Demain, peut-être, répondit Norbert. Faut que j'aille à une réunion avec maman.

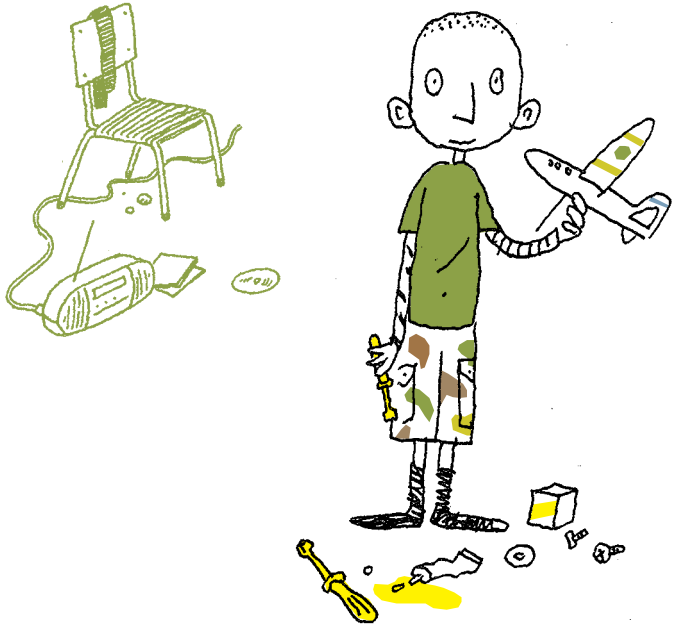
– Quel genre de réunion ?

– Oh, je sais pas trop. Mais maman a dit qu'il fallait que je vienne avec elle.

Aaron grimpa le sentier qui longeait l'enfilade de jardins d'un côté et la forêt de l'autre. À un moment, il dépassa trois vélos posés à la lisière du bois. Il leva les yeux en haut du sentier, vers l'endroit où Norbert et lui avaient construit

leur cabane, et découvrit trois silhouettes. Il les reconnut aussitôt. C'étaient Antoine, Viggo de la Ville, et le Fils du Pasteur. L'éternel trio de grands. Ils étaient en train de donner des coups de pied dans les planches ! Le Fils du Pasteur secouait la cabane, qui commençait à vaciller de droite à gauche. Depuis le bas du sentier, Aaron leur cria :

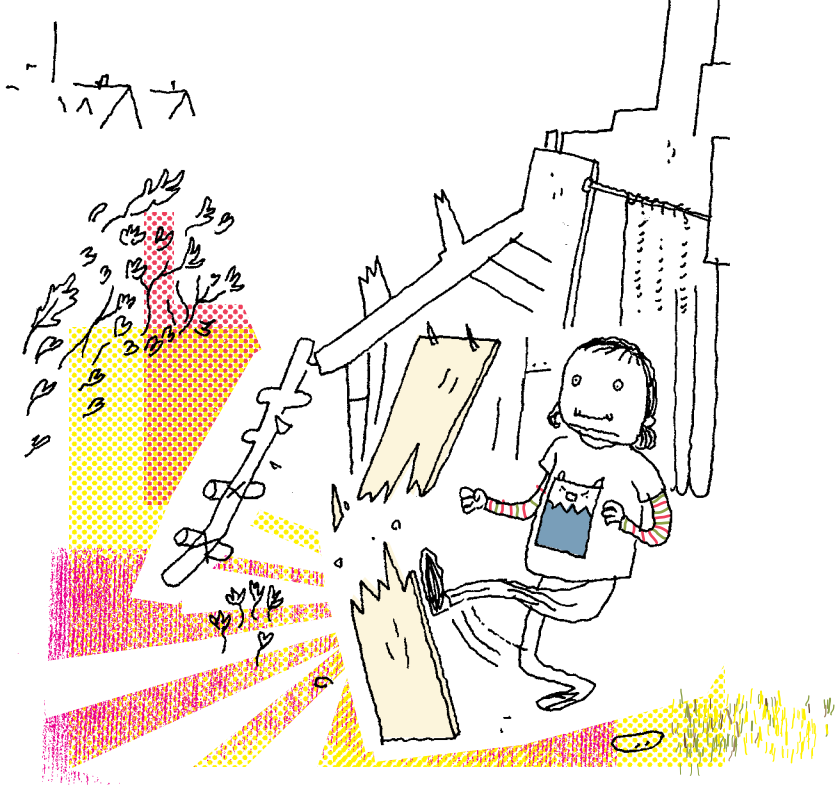
– Arrêtez de détruire notre cabane !



Les trois grands s'immobilisèrent et le considérèrent quelques secondes.

– Qu'est-ce que t'as dit, minus ? demanda Viggo de la Ville.

– Arrêtez de détruire notre cabane, répéta Aaron.



Elle est à nous.

– Il y a ton nom dessus, peut-être ? demanda le Fils du Pasteur.

– Non, mais elle est à nous quand même.

– Ben à partir de maintenant, c'est notre cabane, déclara Antoine en rigolant. On a besoin des planches.

Aaron jeta un œil sur les vélos à côté de lui, puis sur les garçons en haut de la butte.

– Il y a vos noms sur vos vélos ? dit-il.

Silence dans le trio. Aaron, sentant que ses mains se mettaient à trembler, serra les poings pour que les autres ne s'en rendent pas compte.

– J'ai besoin d'un vélo de ce genre, alors puisqu'il y a pas votre nom dessus, j'en prends un.

Et il s'empara d'un vélo. Les garçons lâchèrent aussitôt les planches et s'élancèrent au galop après lui.

– Tu veux qu'on te tape ? cria le Fils du Pasteur.

Aaron laissa tomber le vélo et s'enfuit à toutes jambes sur le sentier. Puis il le quitta et passa dans le jardin de Claire en se faufilant à travers les branches tordues de la haie. Entendant les cris des garçons à ses trousses, il se dépêcha de traverser la pelouse, monta les marches du perron, et sonna. Antoine, qui le suivait de près, s'élança sur les marches après lui et l'attrapa par le bras. Alors, la porte s'ouvrit sur la mère de Claire. Antoine lâcha le bras d'Aaron et redescendit les marches.

– Bonjour, Aaron, dit la mère de Claire, tout sourire.

Elle portait un châle bleu sur les épaules.

– Tu es venu voir Claire ?

Aaron passa dans l'entrée, ferma la porte derrière lui et jeta un coup d'œil par le carreau. Les trois garçons étaient encore sur la route.

– Claire ! appela sa maman en bas de l'escalier. Tu as de la visite !

Puis elle se tourna vers Aaron.

– Elle va arriver, dit-elle.

Et elle retourna dans le salon.

En effet, quelques secondes plus tard, Claire descendit l'escalier. Elle regarda Aaron comme un cadeau de Noël qui se serait pris une grosse averse.

– Le Fils du Pasteur et ses copains me poursuivaient, expliqua-t-il.

– Viens.

Et ils passèrent dans la cuisine. Par la fenêtre, ils virent les garçons dehors. Ils étaient retournés chercher leurs vélos et faisaient maintenant des allers-retours devant la maison.

– Je me demande si je réussirai à rentrer chez moi un jour, dit Aaron.

– Allons dans ma chambre. Ils n'ont qu'à rester là à s'ennuyer s'ils ont envie.

Dans la chambre de Claire, ça sentait la laque pour cheveux. Elle avait des posters de chevaux accrochés aux murs.

– Tu aimes bien les chevaux ? demanda Aaron.

– Non, en fait, pas trop. C'est ma sœur qui m'a donné ses posters, elle n'en voulait plus. Elle s'est dit qu'à force de les regarder, je finirais par m'intéresser à l'équitation.

– Et alors ? Ça marche ?

– Pour l'instant, j'en sais rien. Je vais essayer encore un mois.

– Lundi, mon grand-père est mort, dit Aaron.

– Oh, c'est bête, répondit Claire. Moi, ma grand-mère du côté de maman est morte l'année dernière, mais comme elle était pas gentille, ça m'a pas fait de peine. Et toi, t'as eu de la peine ?

– Non, mais mon grand-père était super gentil.

– Alors je comprends pas que tu sois pas triste.

– Pourquoi elle était pas gentille, ta grand-mère ?

– On n'avait même pas le droit d'entrer chez elle. Quand maman lui rendait visite, nous, on attendait dehors. Si elle daignait venir nous dire bonjour à la porte, il fallait lui faire la révérence, et en plus, on n'avait pas le droit de dire « hein », il fallait dire : « Qu'as-tu dit ? ». Elle nous interdisait d'aller dans le salon parce que soi-disant on faisait trop de bruit, et une année, à Noël, on a eu comme cadeau un livre qui s'appelait *Us, coutumes et bonnes manières*. Une fois, au dîner, ma sœur a oublié de mettre sa serviette sur ses genoux, alors elle a été privée de repas et on l'a envoyée au lit. Complètement toquée, ma grand-mère.

– Et ta mère ? Elle disait rien ?

– Je crois qu'elle a jamais osé vu que grand-mère était complètement zinzin.

– Mon grand-père, il était pas zinzin.

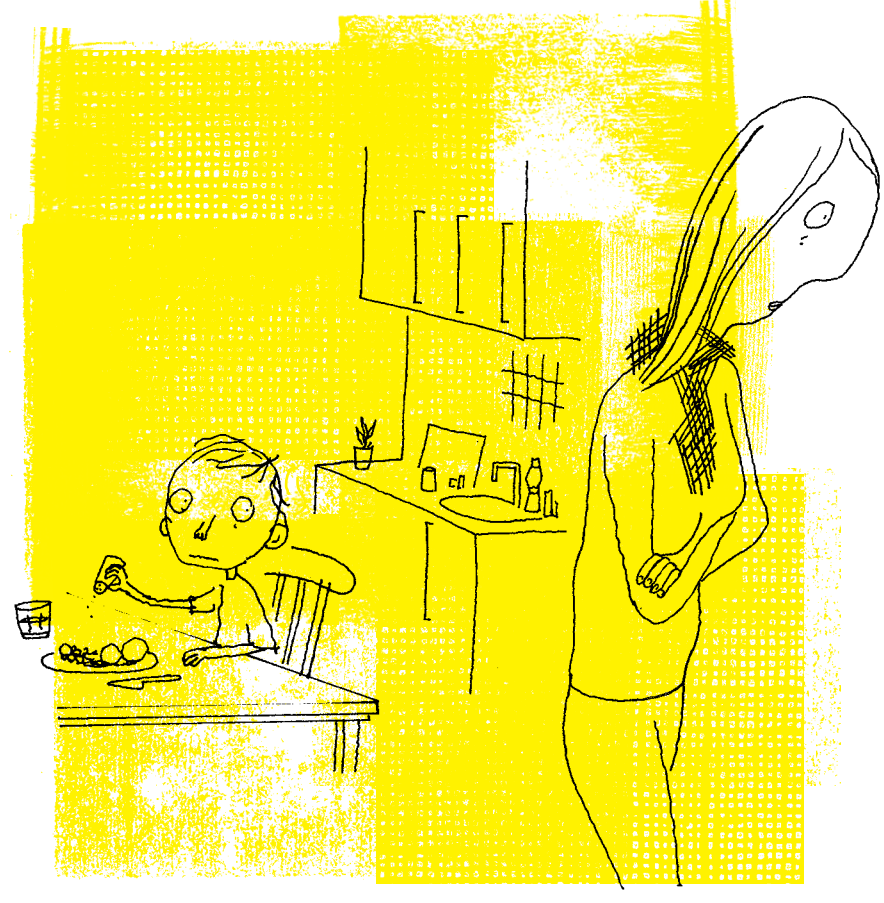
– Alors là, je comprends vraiment pas pourquoi t'es pas triste.

Quand Aaron s'en alla, les trois garçons avaient disparu. Claire, sur le pas de la porte, lui fit au revoir de la main. Croyant entendre un vélo dans son dos, Aaron se mit à courir.

Quand il arriva chez lui, son père et sa mère étaient dans la cuisine. Il y avait deux casseroles sur la table. Les assiettes étaient vides : ils avaient déjà mangé.

– Où étais-tu ? demanda sa mère.

– Chez Norbert, répondit Aaron.



– J'ai téléphoné chez lui, tu n'y étais pas.

– C'est parce qu'il a fallu que je me cache à cause de trois grands.

– Que tu te caches ? Ne me dis pas que tu t'es attiré des ennuis ? Je n'ai pas envie que tu aies des problèmes, Aaron. On est nouveaux dans le quartier, ce n'est pas bien de s'attirer déjà des ennuis.

– Ça fait quand même six mois qu'on habite ici, fit remarquer son père.

– C'était pas ma faute, protesta Aaron. Ils ont démoli notre cabane.

– Je vois, dit sa mère. Quoi qu'il en soit, je te répète que ce n'est pas bien de s'attirer des ennuis.

Aaron ne répondit rien. Il prit une pomme de terre et, la tenant d'une main, commença à peler la peau humide avec son couteau. Sa mère se leva, déposa son assiette dans l'évier et sortit de la cuisine. Son père, toujours assis, lui lança un regard.

– Ça va, Aaron ? demanda-t-il.

– Oui, oui.

Le soir, il y avait un film à la télé. Ça parlait d'un super-héros qui s'appelait Ray-X et qui était capable de voir à travers les maisons et les voitures. Il fallait qu'il arrête un méchant qui voulait détruire un gratte-ciel. Ils en avaient parlé à l'école.

– Allez, au lit, dit sa mère au moment où le film allait commencer.

– Est-ce que j'ai le droit de regarder le film ? demanda Aaron.

– D'accord, répondit son père.

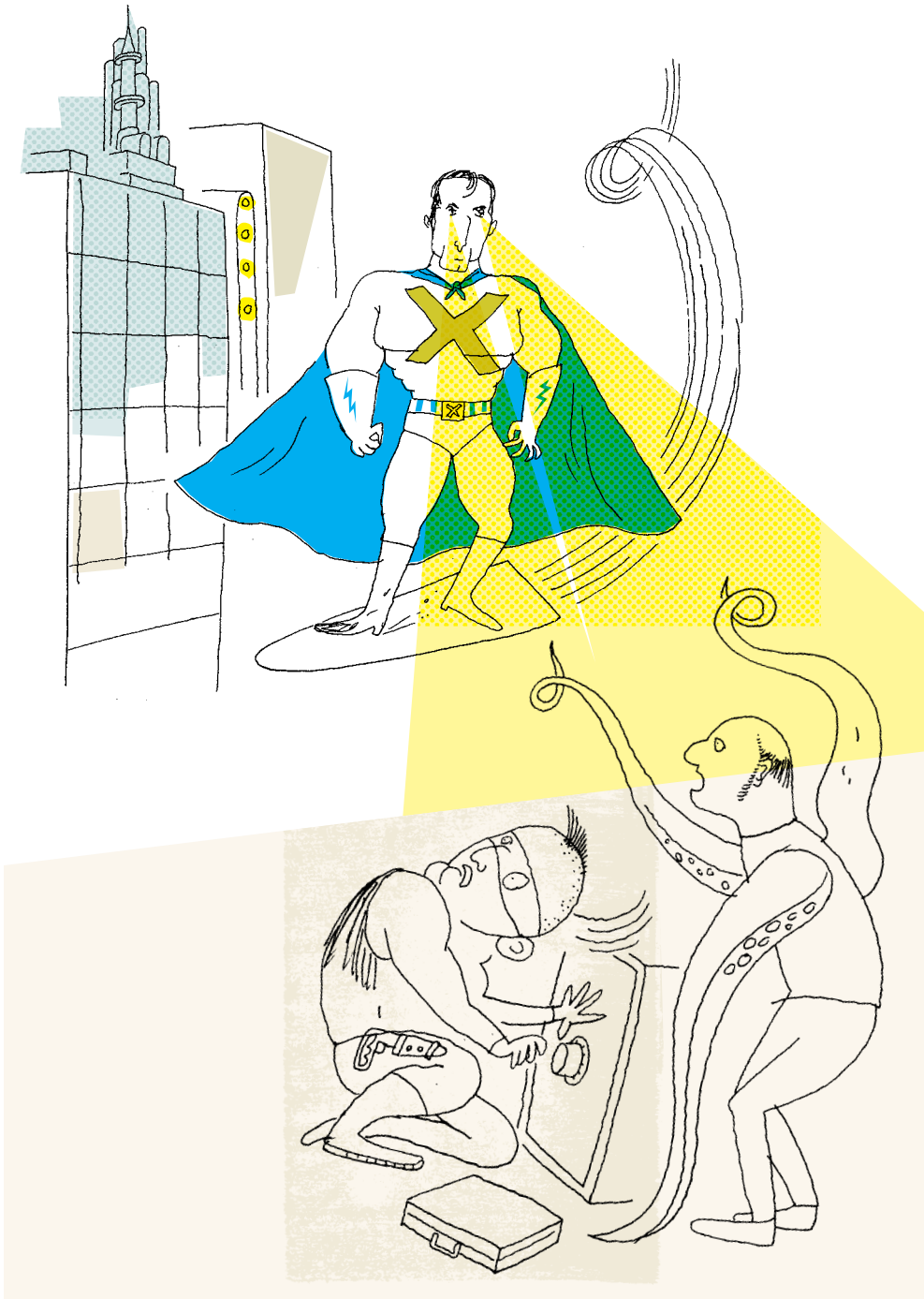
– Il est trop tard, répondit sa mère.

Aaron resta assis sur le canapé, mais sa mère profita de la première coupure pub pour lui demander d'aller se coucher. Aaron se leva sans rien dire. C'est alors qu'ils entendirent du bruit dehors. On aurait dit des cris. Pressant son visage contre la fenêtre, Aaron découvrit trois silhouettes au milieu du jardin plongé dans l'ombre.

– Ne touchez pas au pommier ! s'écria sa mère.

Le père d'Aaron bondit sur ses pieds. Il courut jusqu'à la véranda, enfila ses sabots, et sortit. Les silhouettes disparurent à travers la haie. Aaron se précipita vers la porte d'entrée, ouvrit, et s'avança sur le perron pour inspecter les ténèbres. Tout était calme. Il commençait à avoir froid aux bras. C'est alors que trois ombres perchées sur leur vélo passèrent en trombe sur la route. Malgré l'obscurité, on reconnaissait facilement le grand guidon du vélo de Viggo de la Ville.

– Quelle bande de voyous ! s'exclama le père



d'Aaron en rentrant à l'intérieur. Dommage que je n'aie pas eu le temps de leur mettre la main dessus !

– Je n'ai pas envie que quelqu'un nous harcèle, dit la mère d'Aaron.

Le film reprit, et Aaron eut le droit de regarder encore un peu. Jusqu'à la coupure pub suivante.

Allongé dans son lit, Aaron avait les yeux grands ouverts. Il entendait clairement des vélos faire des dérapages sur le gravier et avait l'impression d'entendre aussi des éclats de rire. Quand il se leva pour épier la route plongée dans l'ombre, il constata qu'elle était déserte. Il alla donc se recoucher et sortit la montre-gousset. Il tourna et tourna le bouton dans les deux sens. En vain : les aiguilles ne bougeaient toujours pas. Il remit la montre sous son oreiller. Impossible de s'endormir. À chaque fois qu'il sentait le sommeil le gagner, il avait l'impression que des cris, des rires et des cliquetis de vélos montaient du dehors.

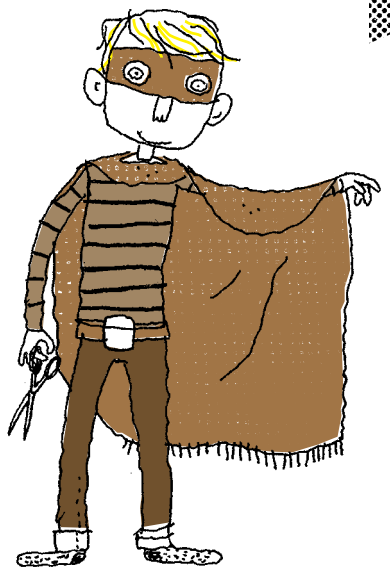
Au bout d'un moment, il entendit son père et sa mère aller se coucher.

Il alluma prudemment la lumière et ouvrit sa penderie. C'était là qu'il avait entreposé les pots de peinture de tante Esther. Il en ouvrit un, plongea un stylo dans le liquide épais. Ce n'était pas facile à remuer. La pâte résistait assez pour qu'il puisse écrire son prénom dedans : A-A-R-O-N. Les lettres qu'il avait tracées disparurent très vite, et la surface redevint égale. Ensuite, il écrivit : M-A-R-R-O-N. Puis tout s'effaça de nouveau. Alors, il traça dans la peinture : M-A-A-R-R-O-N.

Il considéra un instant les lettres qui se fondaient dans le liquide. Et écrivit encore une fois : MAARRON.

Soudain, il se mit debout. En farfouillant dans son placard, il dénicha un pantalon marron. Sur l'étagère du dessus, il trouva un tee-shirt à manches longues rayé marron et noir. Il se glissa ensuite dans le salon. Une couverture brun clair était étalée

sur le canapé. Il l'emporta dans sa chambre et se l'attacha autour du cou. Ça faisait une cape pas mal du tout, mais le nœud était un peu gros. Il prit donc des ciseaux dans le tiroir de son bureau et découpa une ouverture en forme de demi-lune à travers laquelle il pouvait passer la tête. C'était parfait. Il s'attacha ensuite autour de la tête le morceau de couverture qui restait pour se confectionner



un masque. Un vrai masque de bandit.

Il alla alors dans la salle de bain pour se regarder dans le miroir. Il n'était plus simplement Aaron : il avait devant lui Maarron le super-héros ! Son cœur battait la chamade sous son costume marron. Accrochée à une porte de placard pendait une ceinture, marron elle aussi, qui appartenait à sa mère. Elle ferait une ceinture de super-héros géniale.

Maarron était prêt à passer à l'action. Il retourna dans sa chambre et tira la montre-gousset de sous son oreiller. Il s'apprêtait à l'enfoncer dans sa poche quand il s'aperçut que les aiguilles s'étaient remises en marche. Il porta la montre à son oreille. Tic, tac. Il la rangea dans sa poche et attacha la chaîne à sa ceinture marron.

Puis il saisit un pot de peinture et quitta sa chambre en faisant le moins de bruit possible.

Maarron enfila ses chaussures, ouvrit la porte avec précaution, et se faufila dehors. Il faisait froid. Un souffle de vent fit voler sa cape.

La porte du garage n'était pas fermée à clé. Sur une étagère, Maarron trouva un gros pinceau. Quelques secondes plus tard, il traversait la route pour rejoindre le sentier qui commençait de l'autre côté. Il savait où habitait Viggo de la Ville. Dans le virage, pas loin de chez Norbert.